

# Jaroslav Hašek

## Les Aventures du brave soldat Švejk

Traduction nouvelle de Benoît Meunier

Édition de Jean Boutan



folio  
classique



COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE



Jaroslav Hašek

Les Aventures  
du brave soldat Švejk  
pendant  
la Grande Guerre

LIVRE I

*À l'arrière*

*Traduction et notes de Benoît Meunier  
Préface et dossier de Jean Boutan*

*Illustrations de Josef Lada*

TRADUCTION NOUVELLE

Gallimard

Ouvrage publié avec le soutien  
du ministère de la Culture, République tchèque



MINISTRY OF CULTURE  
CZECH REPUBLIC

*Titre original :*

OSUDY DOBRÉHO VOJÁKA ŠVEJKA  
ZA SVĚTOVÉ VÁLKY

© Éditions Gallimard, 2018,  
*pour la traduction, la préface, le dossier  
et la présente édition.*

© Josef Lada-heirs c/o DILIA, *pour les illustrations.*

*Couverture :* © Josef Lada - heirs c/o DILIA.

« LA VISION  
D'OU EST SORTI CE LIVRE »

*Une nuit de mai 1911, Jaroslav Hašek, feuilletoniste déjà renommé dans les milieux praguais, revint chez lui passablement plus ivre qu'à l'accoutumée et coucha sur le papier les premiers mots de ce qui allait devenir son grand œuvre, Les Aventures du brave soldat Švejk. Le lendemain, au lever, il ne retrouvait déjà plus son manuscrit. « Tu ne sais pas, demanda-t-il à son épouse Jarmila Mayerová, où est le papier sur lequel je me suis mis à écrire hier ? Je m'étais mis à écrire et puis je me suis endormi dessus. Et c'était une bonne idée. J'avais pensé à quelque chose de grandiose. Et voilà que j'ai dormi au point d'oublier. » Il fallut chercher, pour finir par trouver dans la réserve de charbon un bout de papier portant les quelques mots suivants : « Un imbécile à la compagnie. » Et au-dessous : « Pour sa bêtise, il se fit examiner par les médecins militaires. » Hašek resta un moment perplexe devant sa trouvaille de la veille mais, rompu à l'improvisation de discours publics, d'articles de journaux ou de nouvelles écrites d'une traite et parfois à la va-vite, il ne tarda pas à dicter à sa femme le début d'une pre-*

mière nouvelle sur les tribulations du soldat Švejk. « Mais ce n'est pas ce que ça devait être. Tu sais, j'avais l'idée de quelque chose de nouveau, quelque chose de grandiose. Et j'ai dormi ; et j'ai oublié<sup>1</sup>. »

En cette année où des anarchistes de sa connaissance comparaissaient devant les tribunaux de l'Empire austro-hongrois, les sympathies politiques de l'auteur annonçaient l'émergence de cette figure de l'antimilitarisme tchèque. Cette heureuse invention n'était pas pour autant circonstancielle : des très nombreux personnages apparus sous la plume du satiriste, Švejk est le seul auquel Hašek reviendra sans cesse, à dater de ce jour. D'autres, comme monsieur Tenkrát (monsieur « En-ce-temps-là »), ont pu dépasser le cadre d'une nouvelle et accéder au titre de héros de roman ; mais la figure de soldat conçue par Hašek devait tarauder son auteur jusqu'à la fin, de même que l'expérience de la Première Guerre mondiale, qu'il ferait de part et d'autre du front austro-russe, allait donner de l'ampleur au personnage de troufion imaginé en 1911. Parti en guerre avec le 91<sup>e</sup> régiment d'infanterie de l'armée autrichienne, l'écrivain était entre-temps entré dans les rangs des forces tchécoslovaques, qui s'étaient constituées en Russie, puis dans ceux de l'Armée rouge.

Il ne devait revenir qu'en 1920, après avoir été commissaire politique en Sibérie et s'être marié

1. Cité dans Radko Pytlík, *Lidský profil Jaroslava Haška : Korespondence a dokumenty* [Le Profil humain de Jaroslav Hašek : correspondance et documents], Prague, Československý spisovatel, 1979, p. 265-266. (Sauf mention contraire, les traductions sont de nous.)

*une nouvelle fois, sans avoir divorcé de sa première femme Jarmila. Au moment où il se remit à la rédaction de Švejk, l'écrivain était largement vu comme indésirable dans la nouvelle Tchécoslovaquie, où il était fréquemment accusé, en raison de son aventure bolchevique, de trahison et de crime politique. Il s'en défendit alors dans une série de fictions littéraires, dont le feuilleton Aventures dans l'Armée rouge ; et prévoyait de donner suite à cette production d'inspiration autobiographique avec un « Švejk chez les bolcheviques » et un « Švejk dans la sainte Russie ». Mais il changea d'avis. « Un jour de la fin février [1921], raconte sa deuxième épouse Alexandra Lvová, il revint à la maison de bonne humeur, avec Sauer. Ils riaient, se prenaient dans les bras et Jaroslav annonça qu'il avait eu une idée. Il allait écrire l'histoire du soldat Švejk. Je ne savais pas qu'il avait déjà écrit là-dessus et qu'il avait continué pendant la guerre. Il ne me l'a dit qu'à ce moment-là, mais en ajoutant aussitôt que cette fois, ce serait quelque chose de complètement différent ; que cette fois, ce serait de la vraie littérature<sup>1</sup>. »*

*C'étaient les futures Aventures du brave soldat Švejk pendant la Grande Guerre. En situant d'entrée de jeu son héros dans son environnement praguois d'origine plutôt que dans la lointaine Russie, Hašek renvoyait la balle à ses compatriotes et leur tendait en même temps un miroir. Švejk devenait un « type national », celui du petit bonhomme tchèque,*

1. Cité dans Radko Pytlík, *Toulavé house : Zpráva o Jaroslavu Haškovi* [Le Caneton errant : procès-verbal sur Jaroslav Hašek], Prague, Panorama, 1982, p. 285.

*en même temps qu'il mettait à mal les stéréotypes littéraires du sentimentalisme slave qui avaient cours jusqu'alors. Dans le Panthéon imaginaire de la Bohême, le brave soldat prenait en effet le contre-pied de Babitchka, la grand-mère du roman de Božena Němcová, qui incarnait depuis le XIX<sup>e</sup> siècle un idéal romantique de bienheureuse simplicité et de bon sens campagnard. Ayant trouvé une première réception parmi les avant-gardes expressionnistes et dadaïstes d'Allemagne, il deviendra à leurs yeux le soldat universel de la guerre devenue mondiale. Sa renommée allait outrepasser les frontières de la jeune République tchécoslovaque et ses Aventures devenir, dans le monde entier, le plus célèbre roman écrit en langue tchèque. Jarmila raconte :*

Le brave soldat Švejk sortit en livre ; le temps se referma sur lui, mais l'étincelle qui, ce soir-là, avait jailli sous le front de Hašek avant qu'il ne s'endorme brûlait toujours dans son inconscient ; et le temps s'écoula – huit longues années passèrent – huit longues années depuis le moment où il m'avait dicté le brave soldat Švejk, huit années depuis le moment où nous nous étions vus pour la dernière fois.

Après toutes les annonces dans les journaux de sa mort en Russie, huit ans plus tard, Hašek réapparut devant moi.

Il avait vieilli, il était gros et grisonnant, mais son front était toujours aussi beau, aussi haut, son nez aussi droit, et ses belles lèvres étaient fermées par une ironie amère.

« J'écris Švejk. Cela m'a tenu au corps toutes ces années. Tu sais, au front, en Russie, partout. Ça a commencé en moi aussitôt que la guerre a

éclaté. Je sentais que quelque chose était en train de naître. Ce à quoi j'avais pensé à l'époque, tu sais. Tu veux ? Lis le premier chapitre<sup>1</sup>. »

## La bêtise et son langage

*Si Hašek a changé, il y a loin de « l'imbécile de la compagnie » au Švejk qui, dans les premières pages de ce nouveau récit, fait « son entrée dans la Grande Guerre ». Ce n'est plus l'idiot ou le simplet qu'on trouvait dans les premières nouvelles. Il ne partage pas non plus la désarmante naïveté de Bécassine ou, pour parler soldat, du sapeur Camembert. Le roman de Hašek expose une bêtise qui est universelle et ne tient pas à Švejk en particulier. Celui-ci prête moins à rire de lui-même que des autres. L'auteure tchèque contemporaine Sylvie Richterová a bien montré dans son étude sur le rire combien la scène de l'examen médical, dont Hašek avait eu l'intuition dès le premier jet, illustre les mécanismes par lesquels le personnage démasque la stupidité de ceux qui l'entourent : les médecins psychiatres, à l'imbécillité aberrante, évidente pour tous sauf pour eux, ne sauraient s'en tirer qu'en diagnostiquant le crétinisme du patient, dont atteste suffisamment à leurs yeux le loyalisme de Švejk, qui crie dès son entrée dans le cabinet médical : « Vive l'empereur François-Joseph I<sup>er</sup> ! » N'est pas fou celui qu'on croit ; ne sont pas si dévoués à l'autorité du monarque*

1. Cité dans Radko Pytlík, *Lidský profil Jaroslava Haška*, *ibid.*

ceux-là mêmes qui en sont les représentants. Les personnages de Hašek semblent jouer à : « C'est celui qui dit qui l'est. » Leur verdict n'est que la suite logique de leur propre cécité.

Des aveugles guident des aveugles : la chute est inévitable. Les personnages des Aventures du brave soldat Švejk seront donc l'équivalent des somnambules qui, chez Hermann Broch, incarnent l'égarement de la société européenne à la veille de la guerre. Švejk lui-même apparaît comme l'écran où se projette la bêtise du monde dans lequel il se trouve. Non qu'il soit un simple masque ou un caractère de comédie : Hašek lui a prêté des traits autobiographiques, au point qu'on l'a souvent identifié à son personnage de « génial idiot », selon le mot de son contemporain le poète Ivan Olbracht. Parfois comparé au Père Ubu, Švejk est ubuesque au moins en ceci que son auteur, à l'instar de Jarry, tendait à incarner lui-même le personnage qu'il s'était inventé. Il donnait ainsi corps au personnage, payait de sa personne en adoptant le point de vue de l'idiot ; le changement de perspective montrait l'ineptie des juges et du jugement d'autrui, vivre la bêtise de l'intérieur permettait d'en dénoncer le caractère universel. Hašek confiait ainsi à un de ses amis : « Tu sais, Pepíček, je ne suis pas un idiot génial, Olbracht se trompe sur toute la ligne. Je ne suis qu'un idiot ordinaire<sup>1</sup>. »

Parmi les traits autobiographiques reconnaissables chez Švejk, on relève notamment, dans ce

1. Cité dans Radko Pytlík, *Zpráva o Jaroslavu Haškovi*, op. cit., p. 303.

premier volume, les séjours en prison et les accusations qui lui sont faites d'être un provocateur ou un agitateur politique, accusations auxquelles Hašek avait pu réagir avec la même ingénuité que le héros qu'il met en scène. En 1907, par exemple, arrêté par la police austro-hongroise lors d'une manifestation anarchiste qui avait mal tourné et accusé d'avoir frappé un agent à coups de canne, il déclara qu'un manifestant la lui avait arrachée des mains pendant sa promenade, pour la lui rendre après en avoir fait l'utilisation indiquée dans le protocole.

Naïf peut-être, son personnage est tout sauf innocent. Švejk se montre roué, souvent malhonnête ; on le surprend à mentir. À l'image de son auteur, il a quelque tendance à la mythomanie, ou du moins à la mystification : ainsi quand il répond « sans sourciller » au docteur Grünstein que sa bienfaitrice, la baronne von Botzenheim, qui a trouvé le nom du brave soldat dans le journal, est sa mère adoptive. Le boniment fait rire. Ce serait cependant une erreur que de donner une lecture psychologique de pareils épisodes. La logorrhée si typiquement švejkienne ne dit rien de son intériorité, elle n'est pas le symptôme d'une âme. Bien plutôt, le personnage permet de lire le monde, il fournit un récit cadre aux différentes histoires qu'il raconte lui-même ou qu'il provoque autour de lui, voire qui se provoquent d'elles-mêmes aussitôt qu'il entre en scène : la grande Histoire devient à ce titre le matériau des petites histoires de Švejk, et ce dès les premières pages du roman, lorsque l'assassinat de l'héritier du trône de la monarchie austro-hongroise François-Ferdinand à Sarajevo, le 28 juin 1914, se fait le prétexte de

*gloses intarissables et souvent ineptes d'un point de vue historique.*

*Ce ressort héroï-comique, par lequel la grande Histoire se voit ravalée au niveau de propos de comptoir, donne voix aux petites gens, selon une tradition littéraire déjà ancienne en pays tchèques, attestée dès le romantisme. Les enjeux liés à la langue et à la représentation du peuple, dans le contexte d'un pays pluriethnique, ne pouvaient manquer de trouver un écho dans la prose bavarde de Hašek. On trouverait ainsi des antécédents au personnage de Švejk dans certaines nouvelles du grand poète romantique Karel Hynek Mácha ou de l'écrivain satiriste František Jaromír Rubeš ; mais aussi chez les romantiques allemands, dans les Scènes de la vie d'un propre à rien de Joseph von Eichendorff. La figure du vaurien (Taugenichts) réhabilitée par celui-ci semble en effet trouver un ultime avatar dans ce brave soldat perclus de rhumatismes, mais déclaré apte au service (tauglich). Et de même que Thomas Mann a pu voir en ce « propre à rien » l'incarnation même de l'âme allemande, Švejk ne tardera pas à devenir à son tour le parangon de l'esprit national tchèque. À une époque où Tristan Tzara, dans ses manifestes dada, se réclame de la figure de l'idiot, Švejk tient davantage du Simplicissimus du roman éponyme de Christoffel von Grimmelshausen, qui, à l'époque de Hašek, prêtait justement son nom à un fameux journal satirique munichois. C'est bien de la tradition picaresque centre-européenne que relève le grand roman tchèque de l'après-guerre, plutôt que de la lignée des œuvres de Rabelais et Cervantès, et*

contrairement à ce qu'alléguait le critique et ami de Kafka, Max Brod.

En satiriste et cynique, l'auteur des Aventures du brave soldat Švejk y ajoute la critique de toute instance morale ; et, en homme de son temps, la dévaluation du langage : le « *Simplicissimus* » de la Grande Guerre raconte en permanence n'importe quoi. Cette inflation verbale n'est pas sans rappeler, mutatis mutandis, la « crise du langage » qu'avaient pronostiquée Hugo von Hofmannsthal et les auteurs de la modernité viennoise au début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais par ailleurs, si chez Hašek le discours est vain, c'est parler qui importe. Les bavardages insensés du roman composent une sorte de polyphonie, la causerie devient autotélique : on parle pour parler. L'humour, dans les récits de Švejk, sert avant tout à déconsidérer le discours, qu'il soit politique ou religieux, la phraséologie de toute une société, subvertissant toute forme d'autorité pour ne garder que le verbe nu, ce que l'on peut appeler le bruit du son. Ainsi notre antihéros aura-t-il cru jusqu'au bout qu'il se nommait « Tais-toi », *schweig* en allemand, soit « Švejk » dans la prononciation tchèque.

### La poétique de Švejk

En journaliste expérimenté, Hašek reproduit dans la première partie de son roman des propos et des anecdotes qu'il a pu entendre dans la réalité pragoise. Il cite abondamment ses contemporains pour composer, sur le modèle de faits divers, le tableau d'une société. Il n'hésite pas non plus à

*insérer des chansons ou des articles de journaux dans le texte. Cette technique du collage lui a valu d'être comparé à ses contemporains James Joyce ou Alfred Döblin, mais il serait sans doute plus pertinent de le rapprocher du pamphlétaire viennois Karl Kraus, lorsque celui-ci annonce, au début des Derniers Jours de l'humanité, que les entretiens invraisemblables qu'il produit dans son œuvre sont des citations authentiques. Kraus, lui aussi né en Bohême, est en effet plus proche de Hašek à plusieurs égards : par sa culture autrichienne et par le sujet que l'un et l'autre ont trouvé dans la Première Guerre mondiale, mais aussi par l'intention satirique avec laquelle ils en traitent tous deux.*

*Il faut néanmoins se garder de faire une lecture trop simple des Aventures du brave soldat Švejk, qui n'y verrait qu'une satire de la société de l'Empire austro-hongrois finissant et que Hašek aurait beau jeu de ridiculiser, écrivant après coup, dans les premières années d'une République tchécoslovaque qui ne lui est pas favorable. En réalité, sa verve n'épargne personne ; si l'inachèvement du roman, dû à la mort prématurée de l'auteur en 1923, ne permet pas de présager ce qu'auraient été les tribulations du brave soldat par-delà les frontières de la monarchie habsbourgeoise, les quatre volumes écrits n'en contiennent pas moins, par anticipation, des piques contre la Tchécoslovaquie qui lui a succédé. Du reste, l'ironie n'empêche pas la fascination, et le « mythe de l'Empire » qu'identifie le germaniste triestin Claudio Magris dans la littérature autrichienne est bien présent au cœur de la satire*

hašekienne, dans cette fresque qui ressuscite, après guerre, un monde disparu.

Par cette peinture d'une société en voie de disparition, Hašek n'est plus seulement l'auteur de ces nouvelles à tonalité humoristique connues en Europe centrale sous le nom d'« humoresques », qu'il publiait dès avant la guerre dans les colonnes de la presse satirique. Si les portraits qu'il dresse de ses personnages relèvent directement de ce genre littéraire, les emprunts à la réalité de la vie « à l'arrière » ainsi que les « scènes de genre », pour reprendre cette fois le mot d'ordre des journalistes que met en scène Karl Kraus, ne manquent pas de donner à l'ensemble un ton plus grave. La description des photographies de massacres qui ornent les murs du bureau du juge Bernis tiendrait même de « misères de la guerre » à la Callot. Mais le roman du brave soldat Švejk se démarque surtout de la production d'avant-guerre de son auteur par son ampleur, qui en fait la seule œuvre, le seul ouvrage auquel Hašek soit revenu avec une opiniâtreté qu'on ne lui connaissait pas jusqu'alors. Il y dit davantage que les caractères qui peuplaient ses humoresques, davantage que les masques sociaux et leurs phraséologies, qu'il caricaturait certes avec talent, mais dont il montre ici combien il sait aussi les combiner avec tout l'art d'un vrai styliste, rompu à des formes rhétoriques très variées.

Car l'écrivain était également connu comme orateur, notamment depuis 1911 quand il était devenu le porte-parole du « Parti pour un progrès modéré dans les limites de la loi » qu'il avait fondé. Max Brod, qui prendra plus tard la défense des Aventures du brave soldat Švejk contre ses détracteurs,

*célèbre les discours drolatiques que tenait Hašek dans les tavernes de Prague, où se réunissaient tant la bohème pragoise que les partis politiques locaux, lesquels connaissaient depuis 1907 un regain de vitalité suite à l'extension du droit de vote au suffrage universel masculin pour la partie cisleithanienne de l'Empire (c'est-à-dire à l'ouest de la Leitha, du côté autrichien de l'Empire, qui englobe aussi les territoires tchèques). Les chroniques écrites par l'enfant terrible de la littérature tchèque sur ses activités au parti se présentent comme un recueil de textes hétéroclites et souvent circonstanciels, premier essai d'œuvre « patchwork », forme qui trouvera dans les tribulations du brave soldat une réalisation moins décousue – et plus radicale par son langage.*

*La réception du roman en a surtout retenu la langue vulgaire, introduite peu ou prou par Hašek dans la littérature tchèque et ornée chez lui de formes dialectales pragoises et de tournures de l'argot militaire. Dans sa postface, l'écrivain se targue d'avoir reproduit le langage des gens tel qu'ils le parlaient réellement. À lire le texte de plus près, on le surprend cependant à employer de manière privilégiée un tchèque littéraire et non pas systématiquement affecté par des marques d'oralité : en réalité, l'écriture des Aventures du brave soldat Švejk joue des variations de registres et de styles (ce qui rend sa traduction malaisée<sup>1</sup>). Un honnête homme, conclut l'auteur, peut bien lire tout et n'importe quoi sans s'en offusquer.*

1. Voir la Note sur la traduction, p. 33.

*Avec ce roman, Hašek fait donc œuvre de recollection des parlures pragoises ; il fait aussi œuvre de synthèse. L'écrivain a poursuivi jusqu'au bout ce projet ambitieux d'un roman-fleuve sur la Grande Guerre – le comparant lui-même aux vingt-huit volumes de l'encyclopédie tchèque qu'était le Dictionnaire instructif de Jan Otto – y compris après son départ de Prague pour la petite ville de Lipnice nad Sázavou, où il meurt sans avoir terminé le quatrième livre. Son épitaphe en a simplement fait devant Dieu, ce dieu qu'il croque avec tout l'athéisme et l'anticléricalisme que professe l'aumônier militaire Otto Katz dans le roman, l'« auteur des Aventures du brave soldat Švejk ». Et Dieu lirait-il Hašek que ce ne serait après tout que l'un des paradoxes hašekiens, s'il faut en croire ce qu'il raconte du modèle vivant qui lui a servi à peindre l'aumônier :*

Il m'a envoyé une longue lettre dans laquelle il menaçait de me régler mon compte. Précisons ici qu'un journal allemand a publié une traduction du chapitre dans lequel il est décrit tel qu'il est en réalité. Je suis donc allé le voir, et tout s'est passé de la meilleure façon. À deux heures du matin, il ne tenait plus debout, mais continuait néanmoins son sermon et disait :

— Je suis Otto Katz, aumônier militaire, bougres de cornichons (p. 392-393).

*Hašek n'a de cesse de rappeler que ses personnages ont des modèles réels et sa biographie confirme à maints égards ses dires : un des premiers noms à apparaître dans le texte n'est pas de son invention ;*

*il s'agit du premier employeur du futur écrivain, le droguiste Průša. N'y voyons pas pour autant un roman à clefs. L'auteur dissémine ses expériences dans le long bavardage švejkien, en fait un matériau poétique malléable à souhait. Son goût pour la mystification et ses tendances à la mythomanie y sont pour quelque chose. Les actualités et les faits divers qu'il présentait dans ses brèves, en tant que correspondant de presse, étaient souvent douteux, mais inédits. C'était sa profession qui péchait : il aurait dû être poète quand il était journaliste.*

## Un roman pragois

*Le premier tome des Aventures a été écrit dans l'effervescence, requérant toute l'hyperactivité de son auteur. C'est sans doute la partie du roman à laquelle il a donné le plus de soin. Non content de commercialiser lui-même les fascicules dans lesquels les tribulations du brave soldat parurent d'abord, il racontait à qui voulait l'entendre les histoires qu'il imaginait au cours de la rédaction et corrigeait son texte en fonction de ces sondages effectués dans la société variée de ses connaissances ou de ses rencontres de fortune. Personnage éminemment sociable, Hašek avait des fréquentations dans tous les milieux, et il entendait renouer, qui plus est, avec la vie bohème qui avait été la sienne avant la guerre. Ce premier tome, « À l'arrière », témoigne ainsi, dans son écriture même, d'une fréquentation assidue de la société pragoise et de ses lieux de sociabilité : c'est aussi la seule partie du*